

de saint Lazare dans une église, » et d'autres auteurs après lui en parlent de même.

« De l'église primitive, bâtie probablement par sainte Hélène sur le tombeau de saint Lazare, il existe encore quelques restes consistant en un débris d'abside et une partie du pavement en mosaïque. » (F. Liévin.)

Le voyageur visite encore aujourd'hui, avec une émotion facile à comprendre chez un chrétien, ces lieux sacrés, l'emplacement de la maison de Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, où Jésus reçut souvent l'hospitalité ; où il enseigna l'*Unique Nécessaire* ; où il se montra si bon pour cette famille, qu'il devait confier plus tard à la France.

« Quoique le tombeau de saint Lazare ne soit plus orné, comme autrefois, dit le F. Liévin, il est néanmoins connu et vénéré de tout le monde, même par les musulmans, qui se persuadent que la mort leur ravirait leurs enfants, si jamais ils manquaient de respect à ce sépulcre. » (Guide de Terre Sainte, II. p. 185.)

Après le récit que nous avons lu, saint Jean dit : « Là-dessus, beaucoup d'entre les Juifs, qui étaient venus près de Marie et de Marthe, et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent vers les pharisiens et leur rapportèrent ce qu'avait fait Jésus. Les pontifes donc et les pharisiens assemblèrent le conseil, et ils disaient : Que faisons-nous, car cet homme opère beaucoup de prodiges. Si nous le laissons ainsi, chacun croira en lui, et les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation. Alors l'un d'eux, nommé Caïphe, en sa qualité de grand-prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien. Et vous ne considérez pas qu'il vous est bon qu'un homme meure pour le peuple, et non pas que toute la nation périsse. Or, il ne dit pas cela de lui-même ; mais étant le grand-prêtre de cette année-là, il

prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation ; et non pour la nation seulement, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu, qui étaient dispersés. Dès ce jour-là donc, ils pensèrent à le faire mourir. » (Jean XI, 45-53.)

Jésus le disait bien au Mauvais Riche, par la bouche d'Abraham : « Quelqu'un des morts ressusciterait, qu'ils ne croiraient pas non plus. » (Luc XVI, 31.) A la vue de Lazare ressuscité, beaucoup crurent en Jésus, mais quelques-uns résolurent sa perte, et aveuglés par leurs passions, ils le dénoncèrent aux pharisiens. Ceux-ci résolurent de le mettre à mort, sous prétexte de ne pas attirer la colère des Romains sur la ville et la nation : c'est précisément ce qui les fera venir, quand ce déicide sera consommé. Dieu vengera son Fils par la ruine totale de la cité sainte, et la dispersion de son peuple.

Que d'impressions profondes l'âme croyante ressent en parcourant les collines du mont des Oliviers, du côté de Béthanie en particulier ! Là, le Sauveur du monde venait, avec ses disciples, se reposer de ses courses, de ses travaux, de ses combats incessants avec ses ennemis, qui étaient ceux de la vérité et de la justice. Il conversait amicalement avec Lazare, homme droit et juste ; avec Marthe, dont la charité était infatigable ; avec Marie, âme aux grandes passions, un instant dévoyées, mais bientôt purifiées par la pénitence, et tournées dans tout leur élan vers Jésus, l'Homme-Dieu. Le Père avait retrouvé sa fille, enfant prodigue ; le Pasteur, sa brebis, sa drachme perdue. De telles scènes ne peuvent venir que du ciel ; c'est Dieu qui imprime là, à l'âme du voyageur les tressaillements mystérieux qui l'agitent dans tout son être ; c'est Dieu qui grave en lui les souvenirs ineffaçables qu'il emporte en quittant Béthanie, et qui de loin, souvent, font errer sa pensée

à travers ces collines, tant de fois honorées de la présence du Fils de Dieu, Jésus.

XXXI.

JÉSUS REVOIT UNE DERNIÈRE FOIS LA SAMARIE
ET LA GALILÉE.

La plante fleurit mieux dans la contrée qui l'a produite ; la vigne redemande son coteau natal ; l'animal redevenu libre, reprend son élan vers la demeure qui l'a vu naître et l'a nourri, et l'homme aussi aime sa patrie, son pays natal, les contrées où s'est écoulée sa première jeunesse. Jésus, homme parfait, ne pouvait être, et il n'était pas étranger à ce doux sentiment qu'inspire l'amour du sol natal, avec tout ce qu'il renferme et rappelle à l'âme de charmes et de souvenirs. Aussi profita-t-il du peu de temps qu'il avait à vivre encore pour se retirer à Éphrem, et de là, partir pour revoir la Samarie et la Galilée.

Après avoir dit : « De ce jour-là, ils pensèrent à le faire mourir ; » saint Jean ajoute : « C'est pourquoi Jésus ne paraissait plus en public parmi les Juifs ; mais il s'en alla dans une contrée près du désert, en une ville appelée Éphrem, et il y demeura avec ses disciples. » (Jean XI, 54.)

De là il remonta vers le nord « à travers la Samarie et la Galilée. » (Luc XVII, 11.)

XXXII.

GUÉRISON DES DIX LÉPREUX.

« Étant près d'entrer dans un village, il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui ; et ils élevèrent la voix, disant : Jésus, Maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut vus, il dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva qu'en y allant, ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Et il tomba la face contre terre aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or, celui-ci était Samaritain. Alors Jésus dit : Les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est pas trouvé qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit : Lève-toi, va ; car ta foi t'a sauvé. » (Luc XVII, 12-19.)

Ainsi Jésus recommande la gratitude et la foi : la gratitude qui consiste à payer la dette d'amour contractée envers son bienfaiteur ; et la foi, qui croit en la puissance et en la bonté de Dieu.

Puisque la gratitude ou reconnaissance exige 1° que l'on reconnaisse le bienfait qu'on a reçu ; 2° qu'on loue et qu'on remercie son bienfaiteur ; 3° qu'on le paie en retour, en temps et lieu, selon ses facultés, on peut croire que le Samaritain a été reconnaissant. C'était un étranger ; les étrangers sont parfois plus sensibles à un bienfait, que les personnes de la famille, qui croient que tout leur est dû. On s'habitue malheureusement à tout, même à recevoir les dons les plus grands, sans bientôt y prêter attention, et sans rendre grâces. Chacun sait que la reconnaissance est rare ; mais si les

dix lépreux marquent la mesure de la gratitude parmi les hommes, il y en a un sur dix qui pratique cette vertu. Cela doit nous apprendre à faire du bien, avant tout, pour l'amour de Dieu, sans trop compter sur la reconnaissance. Qui est notre modèle sous ce rapport, comme en tout, modèle infiniment parfait, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, mort sur la croix pour notre salut, si peu connu, si peu aimé, si peu servi de beaucoup de ses enfants, rachetés cependant au prix de son Sang.

XXXIII.

LE ROYAUME DE DIEU ET LE JUGEMENT.

Le bruit de cette guérison miraculeuse de dix malheureux souffrant de la lèpre, maladie incurable, en général, s'était répandu bien vite à travers la Samarie et la Galilée. Les pharisiens revoyaient donc une fois encore le terrible Rabbi, qui avait flétri avec tant de force, leur hypocrisie et leurs injustices : ils s'approchèrent de lui, et lui demandèrent s'il n'allait pas enfin rétablir le royaume d'Israël. Ils espéraient, comme tous les Juifs, en un Messie glorieux et conquérant, qui ferait de la nation juive la souveraine du monde, interprétant au temporel les promesses et les prophéties concernant le Christ, Roi des âmes.

« Interrogé ainsi par les pharisiens : Quand vient le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient point avec éclat ; et on ne dira pas : Il est ici, et il est là. Car voici que le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » (Luc xvii, 20, 21.)

Les rois ont leur ville capitale, leur palais et leur

trône : Jésus, Roi éternel, demeure dans les âmes ; il y dresse son trône, et il y règne, sans éclat extérieur. Sa royauté est donc avant tout spirituelle : faire régner avec lui dans les cœurs l'amour de la vérité et de la vertu, tel est son but, l'idéal de son gouvernement. Ah ! que les hommes seraient parfaits et heureux, si Jésus-Christ était leur Roi suprême ! Soumis à sa loi, ils feraient de la terre un ciel anticipé, où régnerait l'ordre, et avec l'ordre parfait, la parfaite tranquillité.

Puisque cette soumission dépend de nous, Jésus avait raison de dire : Le royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes.

Les pharisiens, ou ne comprenaient pas, ou ne voulaient pas comprendre ; ils se riaient de lui.

Alors le Maître en appela au jugement suprême, où il apparaîtra dans sa majesté pour juger tous les hommes. A ce moment ses ennemis eux-mêmes le verront au sein de son triomphe et seront convaincus de sa divinité, malgré eux.

« Il dit ensuite à ses disciples : Viendront des jours où vous désirerez voir un jour du Fils de l'homme, et vous ne le verrez pas. » (Luc xvii, 22.) Comme moi, semblait dire le Sauveur, vous serez plongés dans la souffrance, abandonnés des hommes, et même de Dieu, en apparence, et vous crierez vers moi, en disant : Pourquoi nous avez-vous quittés ?

« Et ils vous diront : Il est ici, et il est là : n'y allez pas, et ne les suivez pas. » (Ibid. 23.) En effet, de faux Messies parurent, voulant tromper le peuple.

Et Jésus portant son regard à l'horizon des siècles à venir, leur parla de son dernier avènement. « Car, comme l'éclair qui brille d'un point du ciel, illumine ce qui est sous le ciel ; ainsi sera le Fils de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette génération. Et comme il est

arrivé dans les jours de Noé, ainsi encore il arrivera dans les jours du Fils de l'homme. Ils mangeaient et buvaient; ils épousaient des femmes, et en donnaient en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche : alors vint le déluge, qui les perdit tous. C'est aussi comme il arriva aux jours de Loth. Ils mangeaient et buvaient; ils achetaient et vendaient, ils plantaient et bâtissaient. Mais le jour que Loth sortit de Sodome, une pluie de feu et de souffre descendit du ciel, et les perdit tous. Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera révélé. » (Luc xvii, 24-30.)

Quel peintre! Quel historien! Quelle autorité! On sent que celui qui parle ainsi, a tout vu. Ce n'est pas assez : c'est lui qui commandait en Maître, aux éléments et aux hommes, et tout obéissait à sa parole. Il en sera toujours de même; car nul ne peut échapper, ni au regard de ses yeux, ni aux mains de sa justice. Mais le jour où elle s'exercera, sera surtout celui des grandes assises du Jugement dernier, alors que le Christ, à qui ce jugement est confié par son Père, réunira toutes les générations humaines arrachées à la mort par sa toute-puissance. Quand cette heure solennelle viendra, que chacun songe à sauver son âme, et à mourir dans le Seigneur, au lieu de vouloir mettre en sûreté ses biens, ou sa vie. Il faut tout abandonner, tout perdre pour garder l'Unique Nécessaire et se trouver parmi ceux qui seront pris pour le ciel, et non laissés pour l'enfer.

« En cette heure, que celui qui sera sur le toit et qui aura ses meubles dans la maison, ne descende pas pour les emporter; et que celui qui sera dans les champs ne revienne point non plus sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Loth. Quiconque cherchera à sauver son âme, la perdra, et quiconque l'aura perdue, la sauvera. Je vous le dis : En cette nuit-là, deux seront dans le

même lit : l'un sera pris, et l'autre sera laissé. Deux femmes moudront ensemble : l'une sera prise, et l'autre sera laissée : deux hommes seront dans un champ ; l'un sera pris, et l'autre sera laissé. » (Luc xvii, 34-35.)

Telle est la doctrine du Christ : de même qu'il ne doit arriver lui-même à ce grand triomphe final, où, Roi universel, il jugera les hommes, qu'après avoir souffert la passion et la mort, ainsi doivent souffrir et mourir les hommes, tout sacrifier, tout perdre, de ce qui est périssable, afin de sauver leur âme immortelle. Fuyons Sodome, et n'y retournons jamais, même par le regard et le désir, sous peine de châtement, comme il arriva à la femme de Loth. Le Christ est donc toujours conséquent avec lui-même, et sa doctrine est celle du : *Qui perd, gagne*, si l'on nous permet cette expression familière; doctrine qui consiste à renoncer à la vie des sens, le plus possible, pour vivre de la vie de l'esprit de foi.

Les Apôtres écoutaient tout tremblants leur divin Maître, osant à peine l'interroger. Ils disaient cependant : « Où, Seigneur? Et il leur répondit : Partout où sera le corps, là aussi se rassembleront les aigles. » (Ibid. 36, 37.)

Peut-être au moment où Jésus parlait, voyait-il passer à tire-d'aile des troupes d'aigles avides d'une proie, qu'apercevait au loin leur regard; peut-être aussi voulait-il faire allusion à son Corps sacré, autour duquel, à quelques jours de là, se rassembleraient ses disciples, pour le vénérer, et le mettre au sépulcre; toujours est-il qu'au jugement dernier l'Humanité du Christ, l'Homme-Dieu, sera le point central et lumineux, vers lequel se tourneront tous les regards et s'élanceront toutes les créatures humaines, emportées par une force mystérieuse, qui les fera ressembler à des aigles.

Dans ce drame, chacun de nous sera appelé à remplir

son rôle : ceux qui, sur la terre, auront aimé et servi le Christ par dessus tout et souffert pour lui, y paraîtront avec honneur. Cela est aussi vrai que sa parole ; aussi vrai qu'il est Dieu. Or, le Christ est vraiment le Fils de Dieu, et Dieu comme son Père : nul ne lui ravira sa couronne éternelle, ni l'honneur du dernier et suprême Jugement.

Alors Jésus fit comprendre à ses disciples, et par eux au monde entier, qu'il faut prier pour obtenir un jugement favorable. La prière, en effet, est le canal, qui conduit jusqu'à notre âme les eaux de la grâce divine, sans laquelle semblable à une terre desséchée, elle est brûlée par l'ardeur des passions. La grâce orne notre âme de fleurs et de fruits ; elle l'enrichit de mérites, qui nous assureront une sentence favorable et une récompense éternelle.

« Il leur enseignait aussi par une parabole qu'il faut toujours prier, et ne se lasser jamais, disant : Il y avait dans une certaine ville un juge, qui ne craignait point Dieu, et ne s'inquiétait pas des hommes. Dans cette même ville était une veuve, qui venait lui dire : Faites-moi justice de mon adversaire. Et il ne le voulait pas pendant longtemps. Mais enfin il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et que je ne m'inquiète pas des hommes ; cependant parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne me faire quelque affront. Vous entendez, ajouta le Seigneur, ce que dit le juge d'iniquité : et Dieu ne fera pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit, et il souffrira toujours qu'on les opprime ? » (Luc xviii, 1-7.)

Donc prions, et Dieu aura pitié de nous. Attendons avec patience, il nous rendra justice. « Je vous dis que dans peu, il les vengera. » (Ibid. 7.)

Un législateur, qui laisserait fouler aux pieds ses lois,

impunément, et opprimer son peuple par ses ennemis, sans les défendre, serait un législateur ridicule et impuissant : tel n'est pas notre Christ. C'est un législateur sage : il veut que l'on respecte sa loi : c'est un Roi, tout-puissant : il défend et venge son peuple calomnié et outragé ; parce que les injures dont ils sont l'objet, il les fait siennes ; car il est la Tête de son Église, et nous en sommes le corps et les membres. Où sont, de nos jours, ceux qui croient cette vérité, et agissent en conséquence, obéissant à Jésus-Christ, comme les membres obéissent à la tête ? Il en est peu : il y en aura moins encore à la fin du monde : « Mais quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » (Luc. xviii, 8.)

Oui, alors encore sera son Église enseignante ; mais la foi des fidèles aura bien diminué, par le fait des bons, qui ne sont pas assez apôtres du bien ; et le fait des méchants, apôtres plus zélés du mal.

XXXIV.

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN.

Jésus recommandait donc la prière : « Il faut toujours prier, disait-il, et ne se lasser jamais ; » puis, voyant des personnes, même parmi ses disciples, qui avaient en quelque manière, de l'admiration pour elles-mêmes, il leur faisait entendre que l'humilité est nécessaire à l'homme qui prie, aussi bien qu'à l'homme qui mendie. Ne sommes-nous pas d'éternels mendiants aux portes de la Divinité ? Dieu est le Riche par excellence, nous dispensant la vie, et ce qui la soutient : nous sied-il de l'oublier, jusqu'à nous complaire en nous-

mêmes? Jésus répond à cette question avec une grâce ravissante, dans la parabole suivante.

« Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.

« Au contraire, le publicain, se tenant au loin, n'osait pas même lever les yeux vers le ciel, mais il se frappait la poitrine, disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.

« Je vous le dis : Celui-ci revint en sa maison justifié, et non pas l'autre. Car quiconque s'élève, sera abaissé, et quiconque s'abaisse, sera élevé. » (Luc XVIII, 10-14.)

XXXV.

LE DIVORCE.

Lorsque Jésus eut tenu tous ces discours, en Samarie et en Galilée, il quitta ce pays, si cher à son cœur; car il y avait passé sa vie, travaillé et souffert. Des âmes fidèles s'étaient attachées à sa personne et à sa doctrine : il les avait sauvées. A travers ces montagnes et ces plaines, il avait semé sa parole, que l'Esprit-Saint devait recueillir, pour l'inspirer aux Évangélistes et en enrichir le monde à jamais. Il avait opéré des prodiges, dont l'éclat illuminerait toutes les générations : surtout il avait donné l'exemple de toutes les vertus, et placé, en sa personne, devant l'humanité, l'idéal divin de l'homme. Jamais personne, avant lui, ne s'était

élevé à pareille hauteur, dans la perfection; et jamais après lui, on n'y atteindrait, parce qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu, qui puisse être parfait, et porter au monde ce défi : « Qui de vous me convaincra de péché. »

Jésus quitta donc sa chère Galilée.

« Ensuite, dit saint Matthieu, il arriva que Jésus ayant achevé ces discours, s'éloigna de la Galilée, et vint aux confins de la Judée au delà du Jourdain. Et des troupes nombreuses le suivirent, et il les guérit en ce lieu. » (XIX, 1, 2.) Jésus se retrouvait donc une fois encore dans la Pérée, où régnait Hérode Antipas, le Renard, comme l'avait nommé le Maître lui-même. C'était, on s'en souvient, sur la rive gauche du Jourdain. Le tétrarque habitait ordinairement sur la rive droite, ou occidentale, entouré de ses Sadducéens, les épicuriens de ce temps-là. Du reste, les pharisiens ne leur cédaient en rien, en fait de luxure; de la véritable vertu, ils n'en avaient que les dehors, dehors menteurs, par lesquels ils en imposaient aux foules, aussi faciles à s'émouvoir, que leur petite mer de Galilée, au moindre souffle.

« Alors donc, les pharisiens, s'approchant, l'interrogeaient : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme ? C'était pour le tenter.

« Mais Jésus répondant leur dit : Que vous a ordonné Moïse ? Ils lui dirent : Moïse a permis d'écrire un acte de répudiation, et de la renvoyer. Jésus reprenant, leur dit : C'est à cause de la dureté de votre cœur qu'il vous a écrit ce précepte. » (Marc X, 2-5.)

Saint Matthieu (XIX, 3-9) : « Des pharisiens aussi vinrent à lui pour le tenter, disant : Est-il permis à l'homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit ? Jésus répondant leur dit : N'avez-vous pas lu que, celui qui a fait l'homme, au commencement, créa un seul homme et une seule femme, et qu'il dit : à cause

de cela, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme : et ils seront deux dans une seule chair. C'est pourquoi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni. Pourquoi donc, lui répliquèrent-ils, Moïse a-t-il commandé de donner un acte de répudiation et de la renvoyer ? Il leur dit : A cause de la dureté de votre cœur, Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes ; mais au commencement il n'en était pas de même. Aussi je vous déclare que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, et en épouse une autre, se rend adultère et celui qui épouse la femme renvoyée se rend adultère. »

Saint Marc dit simplement : « Quiconque aura quitté sa femme et en aura épousé une autre, commet un adultère à l'égard de celle-là. Et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle se rend adultère. » (Marc x, 11, 12.)

L'adultère, dont parle saint Matthieu, permet à un mari de renvoyer sa femme ; mais ne lui permet pas, du vivant de celle-ci, d'en épouser une autre. S'il a plu aux hérétiques et aux Grecs, de mal raisonner sur ce texte, l'Église, guidée par l'Esprit de Dieu, a toujours maintenu l'indissolubilité du mariage, quant au lien, tout en permettant la séparation de corps. Et si l'on veut y bien réfléchir, il y a dans cette marche et cette doctrine une sagesse toute divine. Car, entre autres considérations, si l'adultère de l'un des deux conjoints brisait le lien du mariage, absolument, que d'époux et d'épouses, à certains jours d'entraînements ou de découragement, recourraient à l'adultère, pour contracter une union nouvelle ; et ainsi dans la suite ? Alors les femmes, comme dans l'ancienne Rome, pourraient compter le nombre de leurs maris, par celui de leurs années.

Ce qui est surtout remarquable, en dehors du fond de la question, c'est l'autorité souveraine avec laquelle parle Jésus, d'un bout à l'autre de sa réponse aux pharisiens. Oui, il s'exprime en Législateur suprême ; il parle en Dieu, qui sait bien ce qu'il a fait, dès le commencement de la création, de l'homme et de la femme, et qui déclare vouloir qu'on y revienne. Le fait est qu'on lui a obéi, et que sa parole règle encore la doctrine de l'Église catholique et la législation chrétienne, là où les scribes, les pharisiens et les Juifs ne sont pas venus s'unir aux Sadducéens, rois ou sujets, pour corrompre l'enseignement divin.

Les disciples eux-mêmes étaient étonnés de cette perfection apportée à la loi sur le mariage, et ils disaient à Notre-Seigneur : « Si telle est la condition de l'homme à l'égard de sa femme, il n'est pas bon de se marier. » (Matth. xix, 10.)

Voilà où en étaient les mœurs, à cette époque, même chez le peuple choisi de Dieu. Que l'on comprenne donc le progrès immense dû à Jésus-Christ, Réformateur de la loi sur le mariage, question si grave au double point de vue religieux et social.

Notre-Seigneur a fait mieux encore : Il a levé l'étendard de la virginité dans le monde, par son exemple, et celui de la Vierge, sa mère ; et puis par sa parole et son amour.

Nous disons par son amour, source infinie de grâces chastes et virginales. Les âmes, auxquelles « ce don est fait, » (Ibid. 11.) trouvent en Lui un Époux, qu'elles aiment ; et cette union spirituelle et divine leur permet d'imposer à leurs corps le joug austère de la plus pure vertu. Dès lors, si elles sont fidèles au Christ, le Christ les délivre de l'esclavage des sens. Voilà l'histoire des Vierges sages, qui savent garder dans leurs lampes l'huile de la charité, c'est-à-dire l'amour divin ; voilà aussi

l'histoire des Vierges folles, qui, ayant épuisé et tari en elles l'huile des saintes et célestes affections, abaissent leurs regards et leur cœur vers les sens, qu'elles flattent ; vers les créatures, qu'elles se prennent à aimer d'un amour mauvais.

Oui, il fallait, il faut un Dieu pour opérer ces prodiges, et embellir la terre de cette belle fleur : la Virginité.

XXXVI.

LES ENFANTS.

« Alors on lui présenta des petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât. Or, les disciples, les rebutaient. Mais Jésus leur dit : Laissez ces petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi ; car à de tels appartient le royaume des cieux. Et leur ayant imposé les mains, il partit de là. » (Matth. XIX, 13-15.)

Nous lisons au chapitre XLVIII, 14, de la Genèse que Jacob bénissant les fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, croisa les bras et leur imposa ses mains sur la tête. C'était donc une coutume chez les Juifs, de temps immémorial, d'imposer les mains aux enfants.

Saint Thomas d'Aquin dit : «Après que la Circoncision eut été donnée, c'était la foi en Jésus-Christ devant venir, qui justifiait seule les enfants et les adultes, comme avant son institution. Seulement dans l'origine, aucun signe particulier n'était exigé en témoignage de cette foi, parce que les fidèles n'avaient pas encore commencé à former une société séparée des infidèles pour honorer le seul vrai Dieu. Il est probable cependant, que les parents fidèles adressaient à Dieu

quelques prières pour leurs jeunes enfants, surtout lorsqu'ils étaient en danger de mort, ou bien qu'ils leur donnaient une bénédiction (ce qui était une sorte de manifestation de leur foi) de même que les adultes priaient et offraient des sacrifices pour eux-mêmes. » (De la Circoncision.)

Puisque les enfants, comme les adultes, étaient sauvés par la foi en Jésus-Christ, Messie futur, foi exprimée par leurs parents, comme aujourd'hui par les parrains et marraines, ou par eux-mêmes devenus adultes, on comprend que Jésus loin de les rebuter, les appela auprès de lui, les embrassa et leurs imposa les mains. Outre qu'il était leur Créateur, en qualité de Verbe de Dieu, il était aussi leur Sauveur. Leurs mères, on peut le penser, avaient entendu et vu souvent le jeune et mystérieux Rabbi, hôte de la Pérée, et leur cœur avait été plus clairvoyant que l'esprit orgueilleux des pharisiens. Jésus leur avait été révélé comme Messie, par quelque grâce intime, et elles étaient venues à Lui, pour que leurs chers enfants fussent bénis de ses mains. Aussi le Sauveur voulut récompenser leur foi, en se montrant bon pour elles. Il les fit venir auprès de lui ; caressa leurs enfants, leur imposa les mains, et devant ces mères ravies, touchées sans doute jusqu'aux larmes de tant de mansuétude, Jésus prononça ces paroles : « Le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » (Luc XVIII, 16.)

Ici encore, Seigneur, nous reconnaissons que le cœur qui battait dans votre poitrine sacrée, n'était pas celui d'un étranger. Étranger, vous eussiez fait comme vos disciples : Dieu et Père, vous avez agi et parlé en Dieu et en Père. De plus, vous nous avez appris à aimer l'enfant avec sa simplicité, sa candeur, sa docilité, son amour pour son père et sa mère ; car l'enfant préfère sa mère, fût-elle couverte de haillons, à une reine. Que